

LIONEL DUROY

MES PAS
DANS LEURS
OMBRES

“Un voyage dans le temps, l'espace mais aussi la littérature.”

TÉLÉRAMA



Mes pas dans leurs ombres

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

- Priez pour nous*, Bernard Barrault, 1990 ; J'ai lu, 2011.
Je voudrais descendre, Seuil, 1993.
Comme des héros, Fayard, « Libres », 1996.
Mon premier jour de bonheur, Julliard, 1996.
Des hommes éblouissants, Julliard, 1997.
Un jour, je te tuerai, Julliard, 1999 ; J'ai lu, 2002.
Trois couples en quête d'orages, Julliard, 2000 ; J'ai lu, 2003.
Méfiez-vous des écrivains, Julliard, 2002 ; J'ai lu, 2004.
Le Cahier de Turin, Julliard, 2003 ; J'ai lu, 2012.
Écrire, Julliard, 2005.
Le Chagrin, Julliard, 2010 ; J'ai lu, 2011.
Colères, Julliard, 2011.
L'Hiver des hommes, Julliard, 2012 ; J'ai lu, 2013.
Vertiges, Julliard, 2013 ; J'ai lu, 2015.
Échapper, Julliard, 2015 ; J'ai lu, 2016.
L'Absente, Julliard, 2016 ; J'ai lu, 2017.
Eugenia, Julliard, 2018 ; J'ai lu, 2019.
Nous étions nés pour être heureux, Julliard, 2019 ; J'ai lu, 2021.
L'Homme qui tremble, Mialet-Barrault Éditeurs, 2021 ; J'ai lu, 2022.
Disparaître, Mialet-Barrault Éditeurs, 2022 ; J'ai lu, 2023.
Sommes-nous devenus des criminels ? Vie du maréchal Paulus, Mialet-Barrault Éditeurs, 2024.

RÉCITS

- Il ne m'est rien arrivé (Récit d'un voyage dans les pays en guerre de l'ex-Yougoslavie)*, Mercure de France, 1994.

DOCUMENTS

- Paroles de patrons (avec Stéphane Moles)*, Alain Moreau, 1980.
L'Affaire de Poitiers, Bernard Barrault, 1988.
Hienghène. Le désespoir calédonien, Bernard Barrault, 1988.
Survivre avec les loups. La véritable histoire de Misha Defonseca, XO, 2011.

LIONEL DUROY

Mes pas dans leurs ombres

ROMAN



Cartes : Clément Reychman ©Flammarion

© Mialet-Barrault, département de Flammarion, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*De toute l'histoire de la civilisation,
c'est à la Seconde Guerre mondiale
qu'il revient d'avoir révélé
les aspects les plus dégradants de
l'âme humaine.*

Matatias CARP
Cartea Neagra.

*Le Livre noir de la destruction des Juifs
de Roumanie 1940-1944*

ROUMANIE ET ENVIRONS AUJOURD'HUI



Première partie :

L'innocence

Pendant que je dansais, buvais, m'enivrais, me mariaais, trompais mon mari, eux étaient encore vivants, et je les ai ratés. Même leurs noms je les ignorais – Edgar Hilsenrath, Aharon Appelfeld, Michael Stivelman... Même leurs noms. Tout ce qui venait de là-bas – la Roumanie, la Moldavie, l'Ukraine... – me semblait sentir le chou. Comme l'appartement de mes parents, rue Traversière, au-dessus de la pharmacie – le chou, la peur, la misère.

Quelques mois seulement après notre mariage je trompais déjà Arthur. Envie d'être désirée, du regard des hommes, de leur convoitise. Désirée, je l'étais par Arthur, tous les soirs si j'avais voulu, oui, mais lui je savais, je connaissais. Tandis que le ministre, le député, le président de ceci ou de cela – « Déjeunons, Adèle, quand vous voulez... », « Puis-je vous envoyer mon chauffeur, là, tout de suite ? », « Chère Adèle, depuis l'entretien que je vous ai accordé, je ne pense qu'à vous.

Puis-je espérer vous revoir vite ? » –, tandis qu’avec eux l’attente était délicieuse. Après chaque rencontre je me demandais quel SMS allait suivre – leurs mots, ce qu’ils allaient inventer. Si moi aussi j’avais hâte, je pouvais aussi bien répondre : « Oh oui, envoie-moi vite ton chauffeur », je savais que le tutoiement lui ferait perdre la tête. Sinon, rien ne pressait, peut-être coucherions-nous, ou peut-être pas. C’était à moi de décider.

Arthur m’aime, il l’écrit à chaque page de son journal intime. D’ailleurs, il ne parle pratiquement que de moi dans son journal, parfois quelques mots sur une, ou un, de ses malades, mais comme pour mieux revenir à moi, sa « petite voyoute », son « amour ». Je suis certaine qu’il ne me quittera jamais – même s’il apprenait que je couche à droite à gauche, je pense qu’il ne me quitterait pas. Il écrit qu’il ne se lasse pas de me regarder, de m’écouter, qu’il craint de ne pas avoir assez du reste de sa vie pour me « découvrir ». Il a beau être psychiatre, je crois qu’en effet il n’aura pas assez de temps parce que ses réflexions sont enfantines, pour ne pas dire déconcertantes d’ignorance, d’ingénuité.

Qu’espérait-il en me proposant ce voyage – « aux origines de ta famille, Adèle » ?

« Où ça ? Je ne comprends pas.

— Tu es bien d’origine roumaine, non ?

— Je déteste ce pays, je pensais te l’avoir déjà dit.

— Tu ne le connais pas, tu n'y as jamais mis les pieds.

— Connaître mes parents me suffit. »

Il était tard, Arthur conduisait, nous rentrions d'une fête de printemps chez un type de ma rédaction dont les parents ont une propriété en Normandie. Une de ces familles françaises blindées de thunes auxquelles je n'aimerais pas devoir présenter Liliana et Dumitriu Codreanu, pharmaciens retraités, domiciliés dans un garni sordide, rue Traversière (12^e arrondissement).

« Tes parents sont âgés et fatigués, Adèle, ils ne résumement pas à eux seuls d'où tu viens. Ni de quoi tu es faite. »

Je me suis mise à rire tout en rallumant une cigarette.

« Et de quoi je suis faite, mon chéri ? Dis-le-moi. Dis-le-moi vite.

— De chagrin ? De colère ? De vide ? J'imagine que tu te sentirais mieux si tu découvrais ton histoire, tes origines, en amont de tes parents, je veux dire.

— Tu m'emmerdes avec ça, Arthur. Tu m'emmerdes. Je ne suis pas une de tes patientes.

— La psychiatrie ne dit pas que des bêtises, tu sais.

— Arrête ! Je sais très bien ce que tu penses, mais jamais tu ne l'avoueras.

— Qu'est-ce que je pense ?

— On ne va pas reparler de ça puisque nous n'en voulons ni l'un ni l'autre.

— Ah, l'enfant...

— Oui, l'enfant. Tu te figures que c'est dans ma tête, qu'il suffirait...

— Je ne sais pas, Adèle, vraiment je ne sais pas... En tout cas, je n'y pensais pas à l'instant puisque nous nous sommes tout dit à ce propos. Tu n'en veux pas, et moi je me suis résigné à ne pas avoir un enfant de toi.

— Alors fiche-moi la paix avec la Roumanie. »

Nous étions au printemps 2018. Les journaux semblaient redécouvrir l'existence de mon pays depuis que les gens, à Bucarest et ailleurs, descendaient dans la rue pour manifester contre la corruption. Jusqu'à présent, Roumanie et Bulgarie se disputaient la première place au classement des pays les plus corrompus de l'Union européenne sans que les Roumains y trouvent à redire. « Où passe l'argent de nos impôts ? — Dans la poche des maffieux roumains », entendait-on à Londres et à Paris. Or voilà qu'un tribunal de Bucarest venait de condamner à la prison ferme le président de la Chambre des députés, Liviu Dragnea, par ailleurs président du Parti social-démocrate au pouvoir et ancien vice-Premier ministre.

« Adèle, ça te dirait un reportage en Roumanie ? »

En pleine conférence de rédaction, n'est-ce pas.

« Pourquoi moi ? »

— Une idée, comme ça...

— C'est vrai ça, pourquoi elle ? Codreanu ça sonne plutôt british, non ? »

La voix de l'autre crétin.

« Très drôle, pauvre petit con !

— C'est bon, Julien, a coupé Markus, on ne t'a rien demandé. Adèle, ce n'est qu'une proposition. Mais à part toi, personne ici ne parle le roumain, que je sache.

— Je réfléchis et te dis – oui, oui, j'ai compris, avant midi. »

J'ai appelé Arthur.

« On m'envoie en Roumanie.

— Tu plaisantes ?

— Pas du tout. Mais je peux dire non. Markus sera furieux mais je m'en fous.

— Attends, on est le 19 juin, je peux avancer la date de mes vacances. Tu pars et je te rejoins dans trois ou quatre jours.

— Tu ferais ça ? Tu viendrais avec moi ?

— Pourquoi pas ? Dis oui, Adèle. Dis oui ! »

Dans l'avion pour Bucarest j'ai tenté de lire l'interminable fiche Wikipédia sur la Roumanie. Je savais plus ou moins tout ça : que le pays avait été l'allié poussif de la France en 1916-1918, avant de pactiser avec Hitler de 1940 à 1944, pour finalement signer avec Staline, se retrouver communiste de 1948 à 1989, assassiner de façon sordide le couple Ceaușescu, ces deux imbéciles devant lesquels nous nous étions prosternés, et, après quelques tergiversations plus ou moins avouables, forcer les portes de l'Union européenne pour

y disputer le pompon du pays le plus malhonnête. Nous, Roumains, n'avons pas vraiment de motifs de fierté, et d'ailleurs, en matière de héros nationaux, mes parents, grands silencieux devant l'Histoire, comme abasourdis, dirais-je, ne m'ont jamais parlé que du général Henri Berthelot, un Français de souche, né à Feurs (Loire), l'homme qui a réorganisé l'armée roumaine en 1916 pour lui offrir l'une de ses rares victoires (contre l'Allemagne en l'occurrence), le 8 septembre 1917 à Mărășești (*judet* de Vrancea pour le lecteur sceptique qui souhaiterait aller vérifier sur place).

Mariée depuis neuf ans à Arthur Beaulieu, pourquoi n'ai-je pas pris son nom, comme c'est l'usage ? Mon rédacteur en chef n'aurait rien su de mes origines roumaines et je ne serais pas dans cet avion. Oui, pourquoi ? Par conviction féministe, je présume. Mais pas seulement. Aurais-je supporté d'être Adèle Beaulieu ? *Seulement* Adèle Beaulieu ? Codreanu m'attache aux miens, à mon pays, à l'objet de ma colère. Car bien sûr je suis en colère, Arthur n'a pas tort. Mais quel Roumain ne le serait pas ? A-t-on envie d'être issu de ce misérable pays qui n'a pas cessé de retourner sa veste et qui a servi les trois pires tyrans du xx^e siècle – Hitler, Staline et Ceaușescu ? A-t-on envie de parents tels que les miens, vieillards chétifs et ahuris trotinant comme des rats le long des murs pisseux de Paris sans jamais lever le museau, comme s'ils craignaient de se prendre un coup de bâton ? La vérité, Adèle,

c'est que tu tiens à ta colère, elle fait de toi la fille que tu es – délurée, insolente, maligne. « Voyoute », dit tendrement Arthur. Je n'aimerais pas qu'il sache à quel point car malgré tout je tiens à lui.

Je suis née en 1985, à peu près deux ans après l'arrivée de mes parents en France. Comme mon grand-père paternel, Alexandru Codreanu, était un proche de Ceaușescu, mes parents n'ont eu aucun mal à obtenir leurs passeports pour séjourner quelques semaines en France durant l'été 1983. Ils étaient pharmaciens à Iași, la grande ville universitaire de l'est du pays, celle-là même où mon grand-père Codreanu dirigeait le Parti. Autant dire que les autorités étaient tout à fait certaines de les voir revenir. Tout à fait certaines. Or ils se sont enfuis, ils ne sont pas revenus. Je n'ai jamais pu savoir si mes grands-parents avaient été complices, ou victimes, de cette « évasion ». Arrêté, Alexandru aurait disparu en prison, il avait soixante-treize ans, tandis que sa femme, ma grand-mère, Theodora, libérée après son interrogatoire, aurait été retrouvée « suicidée » chez eux. Quant aux parents de maman, ils auraient été envoyés sur le chantier du canal Danube-mer Noire et y seraient morts d'épuisement, comme des milliers d'autres.

En 1983, lorsqu'ils débarquent à Paris, Liliana, ma mère, et Dumitriu, mon père, ont tout perdu : leurs parents, leur maison, leur

pharmacie, leurs amis. De cette année-là, je n'ai qu'une photo d'eux prise à l'automne devant la fontaine Saint-Michel par un photographe de rue, René Hory (l'image est signée au dos et on aperçoit les arbres dénudés du boulevard). Mes futurs parents s'efforcent de sourire, engoncés dans des anoraks informes, mais on devine au premier regard qu'ils ne réussiront pas, qu'ils ne sont pas de taille. Ils trouvent à s'employer chez une pharmacienne de la rue Traversière, une veuve, qui les prend en pitié et leur propose le logement insalubre au-dessus de la boutique. Papa entreprend des travaux et c'est ici qu'ils me conçoivent dans un élan charnel probablement resté sans lendemain puisque je suis leur seul enfant.

C'est en entendant l'hôtesse annoncer notre prochain atterrissage à « l'aeroportul internațional din Otopeni-Henri-Coandă » que m'est revenue la phrase de maman : « À Otopeni, nous avons eu si peur ! » Et puis plus rien. Papa mutique, et elle incapable d'ajouter un mot. « Peur de quoi, maman ? Dis-moi. — *Nu, nu...* » Un doigt sur les lèvres, secouant fébrilement sa petite tête d'oiseau, comme si les murs étaient encore truffés de micros. Devinent-ils à ce moment-là que la mort de leurs parents sera le prix à payer pour leur « liberté » ? Ou ont-ils l'espoir qu'on ne les touchera pas parce que ce sont tous de bons communistes ? Quand ont-ils appris leur arrestation, puis leur « disparition » ? Le

savaient-ils déjà le jour de cette photo devant la fontaine Saint-Michel ? Ils savaient, oui, bien sûr, et l'on devine pourquoi ils n'auront pas la force de vivre. Où la trouveraient-ils ?

J'ai pris un taxi pour me faire conduire à l'hôtel, place de la Révolution – 21 décembre 1989. Tiens, je n'avais que quatre ans ce jour-là, le 21 décembre 1989, mais j'ai le souvenir des larmes de mon père – « N'aie pas peur, ma petite chérie, m'avait dit maman, papa n'a pas de chagrin, s'il pleure, c'est de joie », et d'ailleurs elle aussi pleurait. Nicolae Ceaușescu venait de se faire siffler en plein discours sur cette même place, avant de tenter de fuir à bord d'un hélicoptère puis d'être rattrapé et fusillé au côté de sa femme, Elena. Le journal m'avait donc réservé une chambre à l'Athénée Palace dont j'allais bientôt découvrir qu'il était l'hôtel le plus prestigieux de Bucarest, à la fois par son luxe et par son histoire. Merci Markus.

Le lendemain de mon arrivée, une foule immense manifestait sous mes fenêtres pour conspuer une certaine Viorica Dăncilă, dont beaucoup brandissaient le portrait, vieille complice de Liviu Dragnea, qu'elle avait tout simplement remplacé aux affaires. Aussi ai-je eu le loisir d'interroger les manifestants pour exprimer dans un premier article la colère d'un peuple, et surtout de sa jeunesse, contre une classe politique cupide, vénale et d'un cynisme ahurissant.

Le soir, libre de mon temps, j'ai longé les grilles du palais royal, croisé Carol I^{er} sur son

cheval de bronze, avant de descendre la calea Victoriei en direction de la rivière Dâmbovița qui traverse la ville. Quand ils évoquaient Bucarest, où ils n'avaient brièvement séjourné qu'à deux reprises, mes parents se plaquaient aussitôt les mains sur les oreilles pour dire la fureur des engins qu'ils avaient observés en train d'éventrer le cœur historique de la ville pour y édifier le futur palais des Ceaușescu. Ah non, ils n'avaient pas aimé Bucarest dont le sol tremblait du matin au soir et dont le visiteur rentrait à son hôtel couvert de poussière ! Puis soudain, comme elle se rappelait la calea Victoriei, le visage de maman s'éclairait. « Oh, ma petite fille, jamais je n'avais vu tant de luxe ! C'était... C'était inimaginable... » Elle était jeune, elle arrivait de Iași où l'on faisait la queue devant des boutiques lépreuses, et voilà qu'ici c'était Paris, les Champs-Élysées tels qu'elle les avait découverts dans de vieux numéros de *Paris Match*. Certes, les magasins étaient quasiment vides, ou le peu qu'on y trouvait était hors de prix, mais les vitrines resplendissaient, donnant à maman le sentiment d'être entrée par effraction dans une sorte de féerie – « Tu sais, je me disais que si un monde merveilleux existait après la mort, il devait ressembler à cela ».

À présent, les grandes enseignes du luxe occupent ces mêmes boutiques et j'en ai ressenti du dépit, une sourde colère – « Pffft !... Elles sont partout, se moquent du malheur des gens ». Un jour, passant devant chez Vuitton,

à Paris, j'étais entrée, forçant Arthur à me suivre. « Tu vas voir, lui avais-je dit tout bas, tu vas voir, regarde bien ». J'avais embrouillé la vendeuse et, dans la seconde où elle nous tournait le dos, volé un porte-monnaie que j'avais offert à maman. « Oh, ma chérie, tu as encore fait une folie ! — Vous ne croyez pas si bien dire », avait murmuré Arthur en écho. « Ma petite voleuse », m'appelle-t-il parfois.

Depuis la piață Unirii, j'ai enfin vu de mes yeux le palais des Ceaușescu. Il n'était pas loin de minuit, quelques voitures filaient encore ici et là, et lui se dressait tout illuminé dans le ciel nocturne, disproportionné, fier et maladroit comme un château dessiné par un petit enfant. Je riais en remontant la calea Victoriei.

Le lendemain matin, comme je cherchais le salon du petit-déjeuner entre les colonnes de marbre jaune du grand hall, je suis tombée par hasard sur cette chose étrange : un livre ouvert sous une vitrine. En m'approchant, j'ai pu lire le passage suivant qui m'a laissée intriguée et frustrée :

« C'était un samedi. Au cours de la matinée, les nouvelles s'étaient propagées, et on avait appris que le chef de la mission militaire, le général Hansen, arriverait par le train à midi, que le chef de la mission aérienne, le général Speidel, atterrirait plus tard dans l'après-midi, et que les deux généraux et leurs états-majors s'installeraient à l'Athénée Palace. Un grand drapeau orné du swastika avait été hissé juste

sous ma fenêtre, et le deuxième et le troisième étage avaient été évacués en hâte pour laisser la place aux officiers, à la grande fureur des pensionnaires obligés de déménager. Quelque cinquante Messerschmitt marqués du swastika et treize bombardiers Henkel en formation étaient passés au-dessus de la ville ce matin-là, probablement en route... »

Pour lire la suite, il aurait fallu pouvoir tourner la page, or le livre était inaccessible. De qui était ce récit qui semblait placer mon hôtel au centre d'un événement non négligeable de la Seconde Guerre mondiale ?

Je suis allée interroger l'un des hommes de la réception.

« L'auteur du livre est la comtesse Waldeck, madame.

— Jamais entendu parler... Je peux vous l'emprunter ? »

Il a souri – avec un rien de suffisance.

« Malheureusement...

— D'accord, d'accord... Dites-moi plutôt comment joindre la direction de l'hôtel.

— Eh bien... »

Comme j'avais parlé beaucoup trop fort, à dessein, un autre s'est précipité.

« En quoi puis-je vous être utile, madame ?

— Je suis journaliste, française, j'aimerais interviewer la personne qui dirige l'hôtel.

— Mais certainement, voici les coordonnées du secrétariat. »

À l'issue du déjeuner avec le directeur, un Roumain jeune et affable au physique de Ken (le mari de la poupée Barbie), d'ailleurs formaté comme lui aux États-Unis puisque l'Athénée appartient désormais au groupe Hilton (ce qui m'avait échappé), l'homme est remonté dans son bureau chercher son exemplaire personnel du livre de la comtesse et me l'a prêté. « Vous verrez, m'a-t-il dit, on sort de cette lecture habité par les personnages qu'on y rencontre et alors notre bel hôtel gagne en mystère : derrière chaque porte on se demande quelles grandes figures se sont croisées et quels secrets ont été échangés. »

Avec le recul, je peux écrire ici que les mots de la comtesse Waldeck ont été les premiers à éveiller en moi une véritable curiosité pour mon pays d'origine, ne dissipant pas pour autant le dégoût qui m'en a détournée depuis l'enfance. Sans doute me suis-je identifiée à Rosie Waldeck, née Rosa Goldschmidt, devenue comtesse par son troisième mariage avec le comte Waldeck, et débarquant comme moi à Bucarest pour y couvrir les attermoissements de la Roumanie. Elle, en juin 1940, envoyée par l'hebdomadaire américain *Newsweek*, moi en juin 2018, envoyée par mon quotidien. Elle, quarante-deux ans, immensément talentueuse, et moi... neuf années de moins. Atteindrais-je un jour à la perspicacité de son regard, à sa capacité d'analyse ?

Le 13 octobre 1940, la Roumanie n'est pas encore entrée en guerre au côté de Hitler, mais

elle accueille néanmoins une « mission militaire allemande » commandée par les généraux Hansen et Speidel qui s'installent à l'Athénée Palace avec leurs états-majors respectifs. La comtesse Waldeck, toujours à Bucarest, décrit donc cette arrivée :

« Je n'avais jamais senti une telle excitation dans le hall de l'Athénée Palace. L'atmosphère entre les colonnes de marbre jaune en était déjà toute frémissante ; les gens étaient assis au bord de leur fauteuil, et bavardaient d'un air absent tout en buvant leur țuică. L'affluence atteignit son comble à l'heure de l'apéritif. Tous les diplomates, les attachés militaires, les agents de renseignement, les pétroliers et les journalistes étaient venus en force. [...]

« Tout à coup, un brouhaha monta de l'entrée, et les gens dans le hall s'arrêtèrent de parler et de boire. Les officiers allemands firent leur entrée, et on n'entendit plus entre les colonnes de marbre jaune que le petit cliquetis métallique qu'ils faisaient à chaque pas en se dirigeant vers le salon vert réservé pour eux. Puis, pendant quelques instants, ce fut le claquement sec des talons, tandis qu'ils faisaient le salut nazi aux divers diplomates de l'Axe, officiers roumains et fonctionnaires que l'attaché militaire allemand leur présentait. [...]

« Il devait y avoir quelque quatre-vingts officiers supérieurs allemands habillés en gris-vert, certains avec des insignes de col rouge laque, et des bandes rouge laque le long de leur pantalon. La plupart portaient la croix de

fer de première classe, et d'autres décorations plus prestigieuses encore [...]. Ces aristocrates intellectuels avaient tous les âges, mais ce qui me frappa surtout, c'était le nombre d'officiers supérieurs à l'air tout jeune, les traits bien dessinés et le teint animé, ce qui contrastait d'autant plus avec les officiers roumains aux visages bouffis et mous. Alors que les soldats roumains étaient parfaits avec leur air rustique, l'officier roumain finissait toujours par donner l'impression qu'il avait trop fait l'amour la nuit précédente, et qu'il était très, très fatigué. Rien de tel avec les officiers allemands. Eux semblaient parfaitement réveillés, alertes, avec l'air agréablement martial et sain. »

Tout l'après-midi, puis une partie de la nuit j'ai lu le livre de Rosie Waldeck, de sorte que les personnages qui ont fait la gloire, ou plutôt le malheur de mon pays, sont venus à ma rencontre, portés par la comtesse.

D'abord Carol II, le fils de l'homme au cheval de bronze, tétanisé par la brutalité de Staline qui vient de s'emparer d'une partie de la Roumanie (la Bucovine du Nord et la Bessarabie – que je n'aurais pas su situer, mais qui, par chance, figurent sur une carte géographique à la fin du livre), et se demande s'il ne serait pas plus judicieux, pour récupérer ces provinces, de faire alliance avec Berlin plutôt qu'avec Londres, tout en se souvenant qu'à la fin ce sont généralement les Anglais qui l'emportent. Bien que né Hohenzollern,



14155

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 21 juillet 2024*

Dépôt légal juillet 2024
EAN 9782290401101
OTP L21EPLN003630-621795

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion